

EN PHRASES AVEC CELINE



CES AUTEURS QUI AIMENT CÉLINE...



Kléber Haedens

(écrivain 1913-1976):
" L'œuvre de Céline restera dans ses moments forts comme la plus grande épopée populaire qu'aucune littérature ait jamais pu créer.
Elle a inventé un monde presque fabuleux où l'on entend la terrible musique de notre siècle, où la réalité la plus nue, demeure toujours présente, où le Petit Poucet est désormais le mince enfant des faubourgs, où les remorqueurs sur les rivières et les cheminées des usines remplacent les tapis volants et les forêts des contes, où le rire le plus violent et le plus amer qui ait jamais frappé les oreilles des hommes éclate à chaque page, se mêlant à la rumeur du monde, s'arrêtant parfois pour nous faire entendre un air délicieux de mélancolie.
Le docteur Destouches a donc terminé son voyage au bout de son étrange nuit. Pour Céline et pour son œuvre, ce qui maintenant commence porte un très

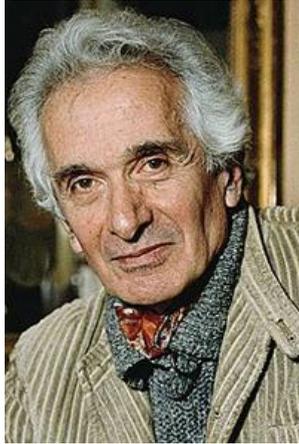


Alexandre Jardin

(écrivain, réalisateur):
" A douze ans, le *Voyage au bout de la nuit* est entré dans ma vie.
Le verbe de Céline m'a fait sentir, avec brutalité, que le français restait à violer, que notre langue était disponible pour toutes les aventures stylistiques.
Ce roman singulier m'a écarté de la littérature tant mon émotion était vive lorsque je lisais les déambulations de Bardamu ; tout le reste me semblait fade, inerte.
Seul, le grand Louis-Ferdinand me précipitait dans les affres, seule sa prose me donnait la mesure de mes propres sensations.
Il y avait dans ses phrases plus d'or que je n'en avais jamais trouvé sous une couverture de livre.
Lui seul savait me réveiller avec des mots.
Plus tard, j'ai relu ce texte faramineux: ma première émotion se poursuit encore dès que je soulève la vieille couverture de chez Denoël et Steele.

beau nom, disait Giraudoux, cela s'appelle l'aurore, une de ces aurores qui s'ouvrent doucement pour l'éternité. "
(Paris-Presse, 5 juillet 1961, après le décès de L.-F. C.).

Céline me rend mes dix ans. "
(Infomatin, 2 juin 1995).

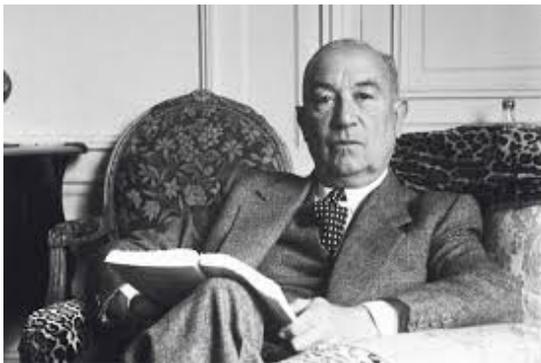


René Barjavel

(écrivain et journaliste 1911-1985):
- " Oui, il a écrit sept versions successives de *Mort à crédit*. Et il faut se rappeler le texte de la bande qu'il avait mis sur ce livre. Ses bandes étaient aussi extraordinaires que ses titres. Il avait mis une phrase de Jean-Sébastien Bach : " *Je me suis énormément appliqué à ce travail.*

Celui qui s'appliquera autant que moi fera aussi bien. "
Dieu sait si cela n'est pas vrai ! Mais enfin, cela montre le côté acharné, appliqué, le côté artisan de génie de Céline en ce qui concerne la langue. "
(Emission de Michel Polac, Bibliothèque de poche, consacrée à Céline, 1969).

" Céline est le plus grand génie lyrique que la France ait connu depuis Villon. Ferdinand et François sont des frères presque jumeaux. Les frontières et les régimes politiques changeront et Céline demeurera. Les étudiants des siècles futurs réciteront " La mort de la vieille bignole " après " La ballade des pendus ", scruteront pierre à pierre les inépuisables richesses de *Mort à crédit*, cette cathédrale et s'étonneront d'un procès ridicule.
Vouloir le juger, c'est mesurer une montagne avec un mètre de couturière. "
(Le Libertaire, 27 février 1950).



Paul Morand

(nouvelliste, romancier, diplomate, 1888-1976) :
" Céline fut toujours seul ; ce n'est pas un médiéval attardé qui a la nostalgie du XIIIe siècle, c'est un homme moderne, dans la solitude des foules, puis des guerres, puis des migrations.
Il n'a pas d'ancêtres, ne se réclame ni de Bloy, ni de Péguy, ni de Drumont.



Louis Nucera

(écrivain, journaliste, directeur littéraire 1928-2000) :
" J'ai été de ceux qui ont lu Céline tardivement. J'avais trente-trois ans. C'était en 1961, l'année où le magicien du sarcasme cessait de vivre. Dans le milieu où j'évoluais, Céline c'était l'abjection ; un nom à ne prononcer qu'au risque de s'écorcher la bouche, des livres à ne pas toucher avec des

Il n'a pas d'amis, sur terre ni au ciel. Ce n'est qu'un médecin de quartier, et pas le quartier du paradis.

Il ne possède que sa femme et son chat ; il n'a jamais eu à renier de parti, n'en ayant pas ; ni de maître, étant son maître.

Son confesseur, c'est le lecteur. Il est parfaitement libre.

Un homme libre, cela se reconnaît à ce qu'il finit au cachot.

" *Le monde a le feu dans les soutes et va probablement sauter.* "

Bernanos l'a dit, mais Céline l'a vécu, l'a hurlé, comme une bête blessée qui va mourir dans la neige de son exil.

Que l'exil à gauche est doux, auprès du sien : de Calvin à Genève, de Hugo à Guernesey, avec mains tendues et bras ouverts ; aucune université américaine pour offrir une chaire à Céline.

Le voici dans le silence posthume, après l'autre ; il ne suce pas ce sein rebondi qu'est la coupole du Panthéon ; c'est un pauvre chien d'aveugle qui s'est fait écraser, tout seul, pour sauver son maître infirme, cette France qui continue à tâter le bord du trottoir. "
(*Céline et Bernanos, L'Herne n°3, 1963*).

pincettes. Successivement, depuis l'enfance, je m'étais entendu recommander *Fils du peuple* de Maurice Thorez, les œuvres du petit père des peuples et grand timonier Joseph Staline ; Jean Fréville et Jean Kanapa m'étaient présentés comme des maîtres à penser. Qui évaluera l'étendue des ventes forcées qui sont faites à de braves gens ? Ils achètent les yeux fermés parce qu'ils obéissent à ceux qui ont su berner leur crédulité. Rien de plus aisé. Les propagandes savent intensifier la consommation. Celle dont je parle promet le gros lot pour tous à la loterie des mirages. Un jour, enfin, j'ouvris *Voyage au bout de la nuit*, ce livre qui dormait d'un sommeil d'explosif à la vitrine d'un libraire. (...) Je découvrais l'œuvre d'un homme qui propageait instinct et émotion comme se propage la lave en fusion, un homme qui se délivrait de l'entrelacs des illusions dans une langue que les cancre savants ignoreront toujours. Cet homme de culture avait aussi appris la vie dans la vie: la guerre, les voyages, le dispensaire d'une banlieue de fin du monde. Il ne se penchait pas sur ces compagnons de déroute et de misère avec un idéalisme de commande dans le but de tonifier (démagogiquement) le lecteur ou de se requinquer soi-même. (...) Depuis, pour moi, nul auteur n'a supplanté Céline dans ce Panthéon personnel que chaque amoureux des livres édifie.
(*Un aventurier du langage, Van Bagaden, Céliniana, 1990*).

(avocat, peintre et écrivain):

" Lui, il juge, pire il explique, il essaye, il se plante grave, exemples clairs, je cite: "... son biologisme - c'est ainsi qu'il faudrait définir son racisme - me paraissait en total désaccord avec son génie d'écrivain... "

Propos consternant pour ce que l'on peut en entrevoir, entraver auraient dit Garcin, Gen et Mahé...

Quel rapport entre " génie d'écrivain " et " morale " ?



Bernard Gasco

Tragiquement obscur ou tragiquement clair... La morale, c'est pas marrant, c'est papa, c'est maman, l'épouse, le curé, Monsieur le Maire...

Vous voyez de l'art dans cette équipe façon Domenech ? Le " génie ", pour ce qu'on peut en percevoir, c'est la bonde lâchée, cage ouverte, boulot et maîtrise, liberté, impossible à mettre en disserte avec plan, " valeurs ", " savoir-vivre "...

De toute façon Céline est bien davantage qu'un " simple " génial écrivain...

Il porte dans les brumes de Pigalle et Klarskovmachin la huppelonde de sang et de merde d'une espèce qu'on ose même pas regarder en face, la nôtre.

Dos au mur il s'est vite sapé pour le bal des maudits. Harlequins, c'est bien aussi, moins de cors aux pieds, la Veillée des Chaumières, plus de dragées, Martial ou pas. "
(*Céline, Garcin, Sollers... Le Choc du mois, janvier 2010*).



André Brissaud

On a fait de Céline un loup enragé, un infâme collabo, un pornographe, un scatologue, un anticlérical, un antisémite, un antimilitariste, un antibourgeois, un anticonformiste, un anticommuniste, un anti n'importe quoi. Parce qu'il a tout fait voler en éclats, aussi bien les formes classiques de la littérature que le langage conventionnel et la syntaxe sclérosée, on a hurlé au sacrilège et on l'a condamné. Mais qu'on relise les livres de Céline ! On verra que cette poésie frénétique - souvent sarcastique - cet irrespect total, cette fresque digne de l'Apocalypse, cette violence verbale parfois irritante, ne sont que les produits d'une générosité incomprise, bafouée ; d'une sensibilité immense et d'une pitié impatiente. Je ne m'étendrai pas sur l'œuvre. Elle est là, solide, puissante, indestructible. Rappelez-vous *Normance* : " Ils achèteront plus tard mes livres, beaucoup plus tard, quand je serai mort, pour étudier ce que furent les premiers séismes de la fin, et de la vacherie du tronc des hommes, et les explosions des fonds d'âme... Ils savaient pas, ils sauront ! "

(André BRISSAUD, *L'Herne*, 1963).



Pierre de Boisdeffre

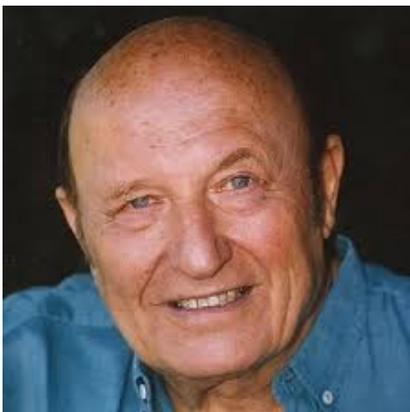
On peut aussi plonger, comme Kafka, jusqu'au fond du gouffre, et soulever le couvercle de la marmite que des siècles de civilisation tiennent refermé sur la commune humanité.

Céline, lui, a prêté sa voix à ceux qui n'avaient pas le droit de se plaindre parce qu'ils n'avaient pas de langage.

On ne sera tranquille que lorsque tout aura été dit, une bonne fois pour toutes, alors enfin on fera silence et on aura plus peur de se taire.

Ça y sera. Ne croit- on pas entendre ici un des personnages-troncs de Samuel Beckett, la voix inexorable qui coule dans la tranquillité de la décomposition et qui n'imagine pas d'autre fin que celle de la merde qui attend la chasse d'eau ?

(*Sur la postérité de Céline, Cahiers de l'Herne poche-club*, 1968).



Frédéric Dard

Je pense que Céline est vraiment l'écrivain qui m'a le plus télescopé. D'abord par le courage, ou l'inconscience, qu'il a eu dans la démesure. C'est vers seize ans que j'ai rencontré un type qui m'a fait découvrir *Voyage au bout de la nuit*. Ma pensée s'est mise à vibrer au rythme de ses

C'est un vociférateur, un imprécateur. Et puis dans un deuxième temps, c'est le charme. Il y a un sortilège. Vous découvrez un grand littéraire, un type qui a une vraie puissance évocatrice, un type qui sait vous investir d'une façon fabuleuse. Vous vous sentez infiniment petit et vous vous demandez qui peut

phrases. Ça a chamboulé ma vie (...) Ce que sa littérature m'a donné : une espèce de notion de l'écriture, mais aussi de la vie, de la dérision universelle. Avant même son style, c'est l'outrance. Rien ne lui résiste.

faire mieux. Aujourd'hui, avec un peu de recul, si je ne devais retenir qu'un seul bouquin, ce serait plutôt *Mort à crédit*. (Le *Matin*, Lausanne, propos recueillis par B. Léchet, 5 décembre 1994).

Cet email a été envoyé à {{contact.EMAIL}}

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

